

Solution pour ceux qui détestent l'hiver

Hugues Corriveau

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2012). Solution pour ceux qui détestent l'hiver. *Moebius*, (132), 69–74.

HUGUES CORRIVEAU

Solution pour ceux qui détestent l'hiver

Sur les berges rocheuses, l'étrange machine de Zacharie tousote. Les pierres disjointes vibrent sous le poids du monstre. L'automne tire à sa fin. Les saules pleureurs ont leur chevelure végétale de plus en plus dégarnie. Le matin calme serinerait presque quelques gazouillis n'était l'infamale soufflerie de la machine qui, en cette période de l'année, aspire et aspire encore les feuilles, les détritiques et les insectes enfouis.

Zacharie, qui avance lentement, est descendu avec précaution vers l'eau verdâtre et enivrante. Une heure d'ennui glauque et une spectrale chute d'un crachin froid forment une conque protectrice autour de lui. Le spectacle semblerait beau pour qui passerait là, par hasard, pour qui ne s'attarderait qu'à l'envolée sporadique des feuilles et de la poussière, charmé par ce clair-obscur artificiel qui plonge l'homme et le curieux véhicule dans une aura à la limite pastorale.

Mais il se trouve que Zacharie se préoccupe beaucoup plus des eaux de l'étang qui s'engage au fond de cette crique. Les parois démesurément grandes forment une sorte de gorge sinistre qui attire les touristes, seule enceinte du genre au monde, gloire locale qui aurait des prétentions de Grand Canyon n'était l'éloignement de ce pays de roche et son inaccessibilité sauvage, protégée jalousement par une maigre population craignant que cette chapelle ardente ne soit trop mise en lumière et que leur pays, reclus et sordide, ne soit trop la cible des *tour operators* de tout acabit. L'achalandage actuel leur suffit largement.

Deux catégories de voyageurs viennent du bout du monde pour admirer cet œil liquide au fond de ce puits

naturel et surprenant : ceux qui veulent tout simplement admirer cette curiosité géographique, mais surtout les autres, les déprimés, les ultimes désespérés à l'attention desquels tout le village s'entend pour entretenir fidèlement le lieu.

Dans la tranquillité abyssale, le lac enclavé cache bien sa source. Le lac est nourri par une rivière souterraine qui jaillit de la paroi en une cascade tonitruante et s'abîme de nouveau, en vis-à-vis, sous l'escarpement de la falaise. Ce qui se passe dans ces profondeurs reste pour l'heure bien caché, suit le rythme des saisons qui renouvellent sans cesse ces cérémonies somptuaires.

Le postier prétend avoir vu, deux jours avant le début des travaux de Zacharie, une voiture noire qui se fauflait entre les bornes de la nationale 22. Trois jours plus tôt, un client aurait demandé une chambre à l'auberge du Plaisir.

Dès lors, Zacharie n'a d'autres soucis que de rendre les lieux lisses, propices. Il huile, frotte, prépare son « éléphantéau ». Des années auparavant, on avait transporté l'engin au fond du ravin dans le plus grand secret, caché sous une bâche, prétendant qu'une quelconque compagnie minière avait commandé un marteau piqueur monté sur une chenillette. Seuls les habitants du village savaient de quoi il retournait. Mais on devait être discret, pour ne pas ébruiter l'activité étrange de Zacharie.

Nous sommes à dix jours du 21 décembre et l'atmosphère du village devient fébrile, non pas à cause de Noël dont on se préoccupe peu, mais parce que les arrivants hâtifs ont donné le signal d'une relative prospérité. La papeterie étale ses plus belles boîtes des plus fins vélin qui serviront aux messages ultimes, aux ultimes adieux. La fleuriste enrubanne ses bouquets qui seront livrés à la toute dernière minute : dernière pensée des vivants pour ceux qui seront laissés seuls dans leur irrémédiable perplexité. Au petit bistro, on mijote, on fricote. L'auberge sent le frais et le drap blanc. On aurait astiqué les pompes à essence qu'on n'en eût pas été surpris.

Déjà quatre clients à l'auberge, dont une femme mauve juchée sur des escarpins aux talons aiguilles effilés et fragiles, galbée dans un tailleur fuseau pomme, un grand

boa de plumes frêles enroulé autour de son cou. Les trois hommes sont en noir ou en gris. Le contraste est frappant. On ne sait trop quand ils vont se décider, qui va donner le coup d'envoi à la saison.

Les gens attendent la venue des affligés avec une hâte fébrile qui laisse présager un réveillon copieux et des lendemains qui chantent. Déjà quinze réservations au livre alors que trois à cinq coups de fil par jour annoncent une année d'affluence.

Qui connaît ce renforcement rocheux remarquable et discret, cette cheminée tellurique presque mythique, tellement l'endroit exalte la paix dernière et la fin des souffrances, se prend du désir irrémissible d'y accomplir son destin. L'air qui monte du trou a une douce acidité, des émanations légèrement croupies qui fleurent l'âcreté d'un fruit blet. Les déprimés en ressentent comme un apaisement définitif, une obstination bienheureuse de la nature à soutenir un été permanent. Le parfum d'acier froid, la glace tout autour exaltent devant la pression entêtante qui monte de l'étang.

Chaque client viendra d'abord admirer les lieux, à diverses heures du jour et du soir, afin de retenir le moment qui lui est le plus propice, qui lui semble le plus apte à lui procurer l'ultime délivrance. Le froid accable déjà un peu ces rebellés, mais rien ne saurait les distraire de venir contempler l'espace circulaire duquel montent toujours des relents estivaux, comme si la saison s'arrêtait entre les parois, se donnait du répit, prolongeait sa langueur et sa lenteur. On ne saurait dire ni quand ni à cause de qui l'endroit prit un jour ses fonctions de fosse dernière, d'appel de la grâce. Cela s'est établi lentement, s'imposant d'évidence à cause du nombre de cadavres qu'on s'est mis à repêcher, gonflés par les eaux, empuantissant l'atmosphère. On comprit rapidement qu'il y avait là une source de revenus renouvelable, un attrait que les médias sociaux allaient vite rendre célèbre auprès de ceux qui recherchaient leur solution finale. On se passait le renseignement comme d'autres la recette létale des comprimés nécessaires au chant du cygne.

Quand la lumière du matin disperse la noirceur sur la neige blanche, c'est un homme tout de blanc vêtu qui

franchit la porte de l'auberge, avec un pas déterminé et une sensation de dégoût abyssal. Officiellement, l'hiver a frappé à 17h43 la veille, apportant sous le frimas un bruit de tocsin assourdi. Depuis sa plus tendre enfance, le blafard personnage ne peut se faire au froid, à la rigidité d'une nature empesée. Son âme se fige alors, son sang, lentement, semble faire des détours, des méandres, ralentit le cœur.

Cet homme atrabilaire, le plus accablé, s'est levé tôt, décidé enfin à en finir. Il a entendu parler de la faille circulaire par un ami qui avait décidé de s'y rendre l'année précédente.

Il s'approche et admire encore, fasciné. Son plaisir est si vif qu'il craint un instant de retarder d'accomplir son saut de l'ange. Mais non. Rien ne le retient plus et il se jette, tête première, délivré enfin de l'hiver qu'il ne pouvait plus accepter de passer une autre fois.

Quand Zacharie descend au fond de l'abîme, par l'échelle de corde qui discrètement suit la verticale de la paroi, il entre dans un lieu saint, dans un moment d'extrême tension que l'hiver maudit ne rejoint jamais. Le ploc que Zacharie entend chaque fois le réjouit au plus profond de lui-même. Assis sur sa machine, il passe des heures à espérer la venue du second, puis du troisième, ne voulant jamais manquer l'élégance de la courbe filiforme du corps arqué qui s'éploie dans les airs.

Quand il y aura eu cinq suicides bienheureux, il devra se mettre à l'œuvre. Mais ce n'est pas encore le moment. Il libérera alors son « éléphantéau » comme il appelle affectueusement son « aspirateur à noyés ». Une exclusivité. Fait sur mesure. Une double fonction, avait exigé le maire : un engin qui puisse à la fois aspirer des feuilles et des corps gonflés d'eau. Au prix payé, le fabriquant n'avait cure des intentions de l'édile.

Dégagée de sa bâche, la machine rutilante, ironiquement blanche comme neige, astiquée, les chromes flamboyants, la « trompe » fébrile. Quand Zacharie fait glisser le long et large boyau de caoutchouc sous les eaux, qu'il met en marche le moteur de son « aspirateur à noyés », qu'il entend le bruit du premier cadavre avalé, ingurgité par le boyeur caché dans le ventre de la machine, il ressent une

grande fierté. N'a-t-il pas lui-même dessiné les plans du prototype que la commune a accepté de payer? N'a-t-il pas réussi à joindre sa hargne du froid au plaisir exquis de rendre beau ce lieu de sacrifice?

Zacharie fait œuvre utile auprès de ceux et celles que l'hiver accable au point de les plonger au plus noir de leur âme. Ainsi, la grande femme mauve et bigarrée n'en pouvait plus de se rappeler le glas qui avait emporté sous le chasse-neige son irremplaçable petite chienne. Ainsi, plus belle encore fut la courbe fabuleuse de la cliente au boa qui, ce matin, a presque ralenti sa chute pour donner à sa mort la beauté animale d'une figure artistique.

Zacharie nettoiera le fond ensablé, pour faire de la place, pour éviter que les cadavres gonflés ne surnagent, empestent, nuisent aux nouveaux résolus. Et chaque fois que le tuyau attrape un cadavre, la machine vrombit, remugle, ahane presque de plaisir, et le corps aspiré s'engouffre dans le corps métallique où des broyeurs, des malaxeurs le déchiquettent, le mettent littéralement en bouillie. Recraché dans le lac, mêlé aux eaux glauques, le suicidé n'est plus qu'un souvenir juteux.

Au fond de l'abîme, la paix des morts soutient une longue prière définitive.

